

PRÉSUMÉE
INDÉCENTE

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Présumée indécente / Judith Bannon

Nom : Bannon, Judith, 1974- , auteure

Identifiants : Canadiana 20190016558 | ISBN 9782897831837

Classification : LCC PS8603.A6274 P732 2019 | CDD C843/.6—dc23

© 2019 Les Éditeurs réunis

Images de la couverture : Shutterstock, Depositphotos

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca



Suivez Judith Bannon et Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal : 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

JUDITH BANNON

PRÉSUMÉE
INDÉCENTE



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Tourne ta langue 7 fois, 2019

Présumée insoumise, 2018

Revenir – La trilogie des sœurs Reed, 2017

Ressentir – La trilogie des sœurs Reed, 2018

Rejaillir – La trilogie des sœurs Reed, 2018

liaison.com, 2016

#attraction, 2016

@seduction, 2017

Les 7 secrets de mon ex, 2015

7 secrets plus intimes, 2015

7 secrets à faire frissonner, 2016

*Les apparences peuvent être trompeuses.
Incriminentes.
Violamment oppressantes.
Et seule la personne qui les expose
peut se libérer de leurs chaînes.*

JEUDI 25 AVRIL

Sophia

Je dénoue lentement les cordons en jute qui ornent la boîte enveloppée d'un papier brun. J'admire les lettres autocollantes multicolores qui épellent mon nom. C'est la signature de mon admirateur secret qui a utilisé chaque fois cette technique.

Le sourire qui flotte sur mes lèvres est la conséquence de la fébrilité que je ressens à déballer le troisième cadeau que je reçois depuis les derniers mois. L'attente mystérieuse que m'offre celui qui semble dédié à me gâter constitue des préliminaires incomparables. Surtout que les billets qu'il m'a offerts les fois précédentes m'ont permis d'assister à des événements exclusifs.

Des soirées réservées à une poignée de privilégiés.

En déchirant l'épais papier, je jette un œil à travers les immenses vitres de mon bureau, situé à la mezzanine de mon commerce. Yoan, le directeur de l'expérience client, arbore une expression réflexive en examinant les accessoires qui garnissent l'allée dans laquelle il se déplace. D'après sa moue, je devine que celui que je considère comme mon meilleur ami me proposera prochainement des changements dans cette rangée consacrée au *bondage*.

Il lève la tête vers la préposée à la clientèle qui surveille à distance un couple de quinquagénaires visiblement décidés à pimenter leur fin de soirée. Puisqu'elle se tourne et marche vers lui, je devine qu'il l'a interpellée pour lui faire part de son idée.

Je reporte mon attention sur la boîte dénudée de son emballage.

Désirant faire durer le plaisir, je soulève lentement les rabats.

Lorsque mon regard capte le contenu du paquet, le temps se suspend.

J'ai l'impression de ressentir les connexions neurologiques que mes méninges déploient pour assurer une analyse juste de ma vision.

La lente disparition de mon sourire s'accompagne d'un goût amer dans ma bouche.

Car la conclusion que m'impose mon cerveau me tétanise.

Me révulse.

Salie par ce que je tiens entre mes mains, je regarde de nouveau à travers la vitre.

Cette boutique qui représente ma réussite professionnelle.

Mais qui a toujours porté un potentiel destructif.

Pour ma réputation chèrement gagnée.

Pour ceux que j'aime profondément.

Et pour moi.

Personnellement.

VENDREDI 26 AVRIL

Sophia

Je marche légèrement en retrait de la réceptionniste. Nos talons hauts martèlent le plancher de bois franc d'un large corridor qui donne sur des espaces de travail. Les portes des bureaux situés à gauche du couloir sont toutes ouvertes, contrairement à celles qui leur font face.

La femme à la personnalité austère qui m'accompagne s'immobilise devant la deuxième porte à notre droite. J'y lis le nom de l'avocat avec qui j'ai rendez-vous.

Elle cogne trois fois sur la vitre puis attend en fixant les lettres blanches inscrites sur la porte dont le givrage dissimule l'intérieur de la pièce.

— Vous venez de l'appeler pour lui annoncer mon arrivée. Je crois qu'on peut entrer, ma biche.

Elle m'ignore et continue de fixer droit devant elle. Une jeune femme sort d'un bureau et marche vers le fond du couloir. Je reporte mon attention sur la réceptionniste.

— Je ne crois pas qu'il soit soudainement devenu indisponible entre le moment où nous avons quitté la réception et notre arrivée ici. Je comprends que votre cabinet est spacieux – je regarde autour de moi pour m'imprégner encore une fois de ce sentiment de grandeur conféré autant par la largeur inhabituelle du corridor que la hauteur impressionnante du plafond –, mais ce n'est pas comme si nous avions fait une heure de marche en montagne à...

La porte qui s'ouvre m'oblige à interrompre mon monologue. J'accroche le regard de celui qui plante ses yeux bleus dans les miens.

— Votre rendez-vous de 10 heures, maître Adams, annonce mon accompagnatrice en donnant un coup de tête dans ma direction.

— Ce «rendez-vous», repris-je, sarcastique, a un nom.

Je toise la réceptionniste.

— Merci, Valérie, dicte machinalement l'homme de loi.

La dame tourne les talons.

— Je comprends que vous voulez garder une distance avec les clients, lui lancé-je en l'observant s'éloigner, mais avoir une attitude sympathique ne vous créera pas de rides supplémentaires!

Son silence m'incite à en rajouter.

— Vous manquez juste de bon sexe, ma chouette! Sortez de votre routine sexuelle, ça vous fera du bien!

Celle qui m'a accueillie tourne au bout du couloir en direction de son bureau. Le sourire énigmatique qu'elle daigne faire à mon intention avant de disparaître m'offre la réaction que je recherchais.

Pour l'amadouer malgré le contexte intimidant.

Je reporte mes yeux sur l'homme qui a posé ses mains sur ses hanches, retroussant ainsi les pans de son veston bleu nuit. Son sourcil gauche est relevé tout juste au-dessus de la monture de ses lunettes carrées noires.

— Elle gagnerait à se détendre, justifié-je.

— Elle fait de l'excellent boulot.

— Pas au service à la clientèle. Vous êtes Gabriel?

— Maître Adams.

— Est-ce la même personne que Gabriel ?

Par habitude, je souris de façon charmante. Même si mon intérieur est mué par une tornade d'émotions amères.

— Êtes-vous la même personne au travail et dans votre vie personnelle, madame Brunelle ? rétorque-t-il.

Son ton ferme est adouci par la lueur amusée qui valse dans ses yeux. Cette attitude de fascination m'est connue. Trop.

Je suis habituée à ce que les hommes flirtent avec moi, car mon domaine professionnel attise leurs fantasmes et me confère par conséquent le titre de proie insolite à attraper.

À charmer. À goûter. À expérimenter.

Toutes des actions que très peu de mâles ont eu l'honneur de vivre avec moi.

Sauf que le regard analytique de cet avocat est différent.

Dérangeant.

Ses yeux balaient mon corps d'une impudeur assumée. À mon habitude, je porte des vêtements qui, sans être vulgaires, possèdent une touche *sexy*. Car l'apparence est une priorité dans mon travail.

Pour projeter l'image attendue de moi. L'image qui éveille l'érotisme.

Rapidement, son regard bleuté s'attarde sur mes deux larges mèches rouges situées sur le côté droit de ma chevelure. Puis il examine mes yeux, vérifiant chaque œil à deux reprises. Enfin, il fixe ma main gauche avant de vérifier mon autre main, s'attardant certainement sur le vernis rouge vif de mes ongles.

— Votre scan visuel n'est pas très subtil.

— Je ne voulais pas qu'il le soit. Alors ?

Il repose finalement ses yeux sur les miens. J'examine sa chevelure châtaine disciplinée par de la pâte modelante. La séparation centrale fait basculer ses cheveux de chaque côté, jusqu'au milieu de ses oreilles.

— Alors quoi ?

— La réponse à la question que je vous ai posée.

— Je suis sensiblement la même partout. Sophia. Simplement. Sans titre à dérouler avant de me nommer.

Le coin de sa bouche charnue qui s'étire légèrement me laisse croire qu'il a apprécié ma précision.

— Enchanté de vous rencontrer, Sophia.

Je plonge ma main dans celle qu'il me tend. Il la serre fermement en me fixant avec intérêt. La chaleur de ses doigts contraste agréablement avec la froideur des miens.

— Nerveuse ?

Je retire ma main, contrariée qu'il ait décelé une trace de vulnérabilité.

— C'est frais à l'extérieur. Le mois d'avril a cette capacité de nous faire ressentir plusieurs saisons dans la même journée. L'hiver en matinée et l'été en après-midi ! Comme vous avez dû le remarquer en m'observant sans subtilité, je suis plutôt prête pour la saison prévue en milieu de journée.

Il hoche la tête, acceptant ma réponse. Mais son expression me laisse comprendre qu'il n'y croit pas. Surtout que mon pantalon noir assorti à mon veston ne présente pas un *look* très estival. Seule ma camisole en dentelle rouge qu'on aperçoit dans l'échancrure de mon blazer pourrait compter pour un élément vestimentaire léger.

L'avocat fait un pas de côté et m'invite de la main à pénétrer dans son antre professionnel. Je n'ai franchi qu'un mètre lorsque j'entends la porte se refermer derrière moi.

Lorsque je sens le gouffre m'aspirer.

J'observe les fenêtres qui couvrent le mur du fond. La vue sur le Vieux-Port de Montréal est sensationnelle du deuxième étage.

— On va s'installer sur les causeuses, déclare-t-il.

— Pourquoi pas à votre bureau?

Je me tourne vers la table de travail dont la base abstraite soutient une large vitre sur laquelle des dossiers sont méticuleusement empilés. L'arrière d'un écran géant argent arbore le logo populaire de la pomme.

— Parce que le meuble entre nous crée un obstacle aux confidences. Je ne voudrais surtout pas que vous perceviez notre relation comme étant trop « impersonnelle », appuie-t-il. Je souhaite que vous vous sentiez en confiance.

Le sourire que je lui adresse accompagne le sien, lui faisant comprendre que j'ai saisi sa référence au reproche que j'ai adressé à sa réceptionniste.

Le trouble que je ressens en présence de cet homme de loi est plus déstabilisant que je l'aurais cru.

Et je dois garder la tête froide. Précisément dans la situation actuelle.

Je dois être charmante. Et en contrôle.

Un comportement qui m'est extrêmement familier.

Je m'avance vers une des trois causeuses qui ceinturent une table basse en roc. Une planchette de feuilles blanches sur laquelle est couché un stylo d'une circonférence colossale se trouve sur le dessus vernis de la table.

Malgré mon désir de demeurer concentrée sur l'objectif de ma visite, je suis captivée par la toile accrochée au mur, certainement créée par la même artiste que l'œuvre qui m'a charmée dans le vestibule de ce réputé cabinet d'avocats connu sous le

nom d'EGO. Debout devant la causeuse en tissu blanc, j'analyse le visage de la femme peint dans des tons de gris et de noir. Ses yeux sont intensément fixés sur moi. Ses cheveux sont parsemés de choses et d'autres – fleurs, animaux, mots –, comme si nous avions accès à ses pensées.

Je ne sais pas si c'est le fait que la tête soit remplie d'idées simultanées ou l'utilisation conjointe de teintes rosées et rougeâtres qui la rendent lumineuse, mais cette toile m'interpelle.

Je me tourne vers l'avocat qui s'assoit sur le sofa rembourré faisant face à celui près duquel je me trouve. Il avance le haut de son corps. Ses coudes s'appuient naturellement sur ses genoux, ses doigts s'entrelacent.

— Pourquoi l'avoir choisie ?

De l'index, je désigne le chef-d'œuvre.

— Parce qu'une partie de mon travail sert à comprendre ce qui se passe dans la tête des gens.

— Des femmes, tu veux dire ?

— Tous genres confondus.

— Ça ne t'offusque pas que je te tutoie ? Éliminer la barrière du vouvoiement m'aidera à te faire confiance.

— Dans ce cas...

Il tourne galamment sa main du côté de sa paume pour me signifier son accord.

L'homme distingué dépose ensuite ses lunettes sur le dessus lissé de la table. Le bleu de ses yeux paraît plus doux maintenant qu'il n'est plus camouflé derrière des verres.

— Que faites-vous dans la vie ?

C'est évident qu'il connaît mon emploi. J'en déduis donc qu'il me teste. Qu'il cherche à voir ce que je pourrais offrir comme réponse dans un cadre formel comme un tribunal.

— Je suis... entrepreneure.

Il me détaille encore de la tête aux pieds, s'attardant cette fois-ci sur mes talons hauts rouges qui érotisent définitivement mon tailleur.

— Vous n'avez pas le *look* d'une entrepreneure conventionnelle.

— Contrairement à toi qui as le *look* caractéristique d'un avocat, assuré-je.

— Pourquoi ai-je l'impression de relever une connotation négative dans votre ton ?

— Parce qu'il y en avait une.

Je m'assois puis croise une jambe sur le genou opposé.

— Notre rencontre risque d'être palpitante, ironise-t-il. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— En premier lieu, me tutoyer.

Il incline la tête devant cette demande incongrue.

— Ça devrait être possible. Surtout si ça peut t'aider à tout me divulguer, Sophia.

Malgré son ton de voix rassurant, je pouffe de rire.

— « Tout » m'apparaît un peu extrême.

— Objection, formule-t-il calmement. C'est essentiel.

— Je me croirais dans un *remake* du *Silence des agneaux*. En présence du cannibale Lecter qui veut que je me dévoile avant de daigner connaître la raison de ma présence ici.

— Un cannibale ? Crois-tu que je peux faire une bouchée de toi ?

Sa question, au fort potentiel de sous-entendu sexuel, me donne plus que jamais l'impression d'être dans sa mire érotique.

— Pouvoir et vouloir sont deux choses complètement distinctes, Gabriel.

Il prend le temps d'étudier ma réplique.

— Pouvoir, vouloir ET devoir, précise-t-il, engendrent effectivement des actions très différentes. Donc, que tu le *veuilles* ou non, tu *dois* me parler de toi. Et, oui, tu *peux* le faire, ajoute-t-il, confiant.

— Je suis accusée de possession de drogue.

Il plisse les yeux. Une période de temps qui m'apparaît cruellement longue s'étire avant qu'il parle à nouveau.

— Je retiens que c'est la raison principale pour laquelle tu es ici. Mais ce qui m'intéresse en premier lieu, c'est de connaître Sophia Brunelle.

Malheureusement pour lui, je ne suis pas en mode séduction. Pas totalement.

Car je suis en mode survie.

J'amorce un mouvement pour me lever. Pour me libérer de cet étau dans lequel je me sens coincée. Gabriel me fait signe de me rasseoir. J'hésite un moment, car mes options sont restreintes. Voire inexistantes.

Je me rassois.

— Quelle quantité ?

Son expression est grave. Le ton qu'il arborait depuis mon entrée dans la pièce alors qu'il semblait me jauger comme une bestiole amusante s'est complètement dissipé.

— Vingt sachets.

Il enfile lentement ses lunettes.

— Quel type de drogue consommes-tu ?

— Je n'en consomme pas !

Mon ton insurgé se heurte à son air circonspect.

— Tu crois que j'opère un réseau de drogue ? Que j'ai besoin d'un avocat parce que je suis coupable ?

— Coupable ou non, j'imagine que tu n'es pas venue me rencontrer pour visiter nos bureaux.

— Non, j'ai été attirée par la réputation sympathique de votre réceptionniste, répliqué-je du tac au tac.

Sa tendance à faire un demi-riktus d'un côté de sa bouche est charmante. Et il le sait certainement.

Je regarde ma montre dont le large cadran rond est entouré de faux diamants. Je n'ai malheureusement pas de temps à perdre. Je dois gagner sa confiance rapidement.

— Je ne me drogue pas. Je ne suis pas ce genre de personnes.

— Comment puis-je le savoir ? Je ne te connais pas.

Je le dévisage. Son air innocent plaide en sa faveur.

— Tu ne flirtais pas quand tu m'as demandé de tout divulguer de moi ?

Il balance la tête en affichant une légère moue pour contredire mon hypothèse. Sa douce négation vise certainement à faire diminuer la honte que je ressens. Et même si son geste est louable, il ne réussit pas à amoindrir mon embarras.

— Il est important que je sache à qui j'ai affaire. Qui tu es réellement. La raison pour laquelle cette possession de drogue est devenue problématique.

— Devenue ? Elle l'a toujours été ! Je n'ai jamais possédé de drogue avant !

— D'accord, articule-t-il lentement. Alors explique-moi la situation calmement.